

Fdos/01/11/94  
221411

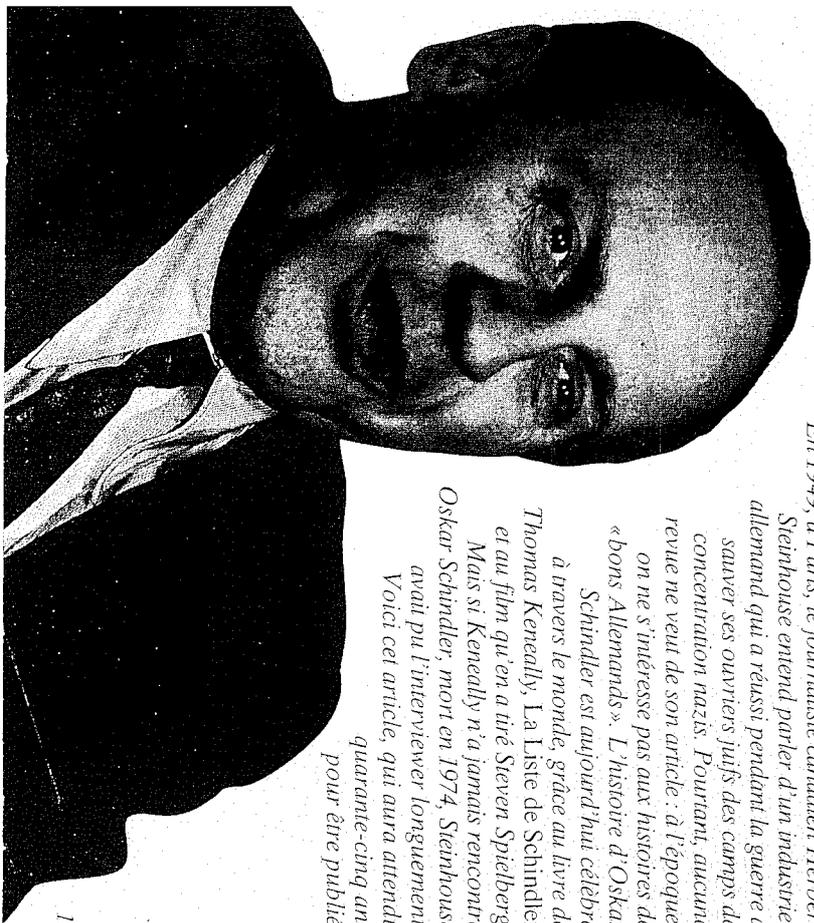
Readers  
Digest  
Sélection

48<sup>e</sup> ANNÉE  
DES ARTICLES ET DES LIVRES D'UN INTÉRÊT UNIVERSEL © 1994 N. V. READERS DIGEST S.A. TOUS DROITS RÉSERVÉS POUR TOUTS PAYS  
NOVEMBRE 1994

# Le premier portrait d'Oskar Schindler

PAR HERBERT STEINHOUSE — EXTRAIT DE « SATURDAY NIGHT »

*En 1949, à Paris, le journaliste canadien Herbert Steinhouse entend parler d'un industriel allemand qui a réussi pendant la guerre à sauver ses ouvriers juifs des camps de concentration nazis. Pourtant, aucune revue ne veut de son article : à l'époque, on ne s'intéresse pas aux histoires de « bons Allemands ». L'histoire d'Oskar Schindler est aujourd'hui célèbre à travers le monde, grâce au livre de Thomas Kenally, La Liste de Schindler et au film qu'en a tiré Steven Spielberg. Mais si Kenally n'a jamais rencontré Oskar Schindler, mort en 1974, Steinhouse avait pu l'interviewer longuement. Voici cet article, qui aura attendu quarante-cinq ans pour être publié.*



C'est le comptable Itzhak Stern qui m'a le premier parlé d'Oskar Schindler. Il l'avait connu à Cracovie en 1939.

— Je me suis longtemps méfié de lui, m'a-t-il avoué. Ma mère avait été l'une des premières à trouver la mort à Auschwitz.

Au moment de l'invasion allemande de la Pologne, au mois de septembre 1939, Stern était chef comptable dans une grande société d'import-export appartenant à des juifs. Peu après, l'entreprise était confisquée au bénéfice d'un Allemand. Un jour, le nouveau patron arriva en compagnie d'un ami qu'il présenta à Stern.

— A l'époque, la situation des juifs commençait à se dégrader, raconte Stern. Schindler m'a posé des questions sur moi. Je lui ai dit que j'étais vice-président de l'Agence juive pour la Pologne occidentale et membre du comité central du mouvement sioniste. Il m'a remercié poliment avant de partir.

Le soir du 3 décembre, les deux hommes se revoyent chez Stern. Ils parlent surtout de littérature; Schindler manifeste un intérêt surprenant pour les auteurs yiddish.

— J'ai entendu dire, lâche-t-il soudain, que tous les biens qui restent encore aux mains des juifs seraient saisis demain.

Stern prévient alors ses amis pendant la nuit; beaucoup échappent ainsi à la rafle.

De toute évidence, Schindler a voulu gagner la confiance de Stern. Mais pourquoi?

16

© 1949 HERRBERT STERNHOUSE. EXTRAIT DE «SATURDAY NIGHT - (AVRIL 1994, TORONTO, ONTARIO, PHOTO PAGE D'OUVERTURE : AL TAYLOR/AVBC L'AUTORISATION DU MAGAZINE «SATURDAY NIGHT».

Originaire de Zwittau, une ville des Sudètes, Schindler est arrivé à Cracovie après l'invasion nazie pour chercher fortune dans la Pologne conquise. La petite fabrique d'articles émaillés qu'il reçoit ne vient pas d'un juif exproprié; en fait elle depuis des années, elle lui est cédée par le tribunal du commerce. Pendant l'hiver 1940, il relance l'usine avec une centaine d'ouvriers, dont sept juifs. Il prend Stern comme comptable. La production grimpe, Schindler est un gestionnaire habile et infatigable. La main-d'œuvre étant aussi abondante que peu coûteuse, il recrute à tour de bras. Un an après son redémarrage, l'entreprise emploie 300 personnes, dont la moitié sont juifs. A la fin de 1942, près de 800 hommes et femmes y travaillent; les 370 ouvriers juifs viennent du ghetto que les Allemands ont créé à Cracovie.

### Double jeu

Les rapports entre Schindler et ses ouvriers juifs sont assez distants. Schindler n'a de contacts réguliers qu'avec les administratifs, comme Stern. Mais tous ont conscience d'être mieux traités que les juifs réduits à l'état d'esclaves dans les usines voisines. Les emplois chez Schindler deviennent très convoités.

Les ouvriers de Schindler l'ignorent, mais leur patron falsifie leurs dossiers pour les protéger des nazis. Il rajoute de vingt ans ceux qui seraient jugés trop vieux, vieillit les enfants, transforme d'un trait de plume un médecin en mécanicien ou un avocat en soudeur; les professions

manuelles sont considérées comme essentielles à l'effort de guerre.

A la même époque, il passe ses soirées à établir des relations amicales avec des officiers influents des SS ou de la Wehrmacht. Son charme et ses convictions politiques apparemment sans faille en font un membre très apprécié des cercles nazis.

De sa table de travail encombrée de livres de comptes, Stern peut voir tout ce qui se passe derrière la porte vitrée du bureau de son patron.

— Presque tous les jours, raconte-t-il, des dignitaires du régime défilaient dans le bureau de Schindler. Il leur servait de la vodka et plaisantait avec eux. Après leur départ, il me faisait venir, fermait la porte et me racontait en détail le déroulement de leur visite. Il leur disait qu'il savait comment tirer le maximum d'un juif et réclamait qu'on lui en livre davantage. Nous avons sauvé des familles entières de cette manière.

Oskar Schindler ne lui explique pas pourquoi il agit ainsi, mais Stern lui fait de plus en plus confiance.

Pendant que les juifs piégés dans le ghetto succombent à la maladie, aux massacres ou aux déportations, les ouvriers de Schindler parviennent à survivre. Mais le 13 mars 1943, on ordonne la liquidation du ghetto.

Ses habitants sont transférés à Plaszow, un camp de travail en bor-

dure de la ville. Les conditions sanitaires sont si épouvantables qu'ils y meurent par centaines. Les survivants sont destinés aux fours crématoires d'Auschwitz. Le régime nazi a décrété la « solution finale ».

Les ouvriers de Schindler ont également été expédiés à Plaszow, mais ils travaillent encore à l'usine pendant la journée. Gravement malade, Stern transmet à

Schindler un message désespéré. Celui-ci lui apporte aussitôt des médicaments et lui rend visite jusqu'à ce qu'il soit complètement rétabli. Ce qu'il voit à Plaszow le glace d'horreur.

A l'usine, le double jeu de Schindler se complique de jour en jour. Lors d'une inspection, un officier SS

remarque un vieil homme à l'air profondément déprimé. Il demande à savoir pourquoi. On lui répond que Lamus a perdu sa femme et son unique enfant durant l'évacuation du ghetto.

— Tue-le, ordonne l'officier à un subordonné, comme ça, il les rejoindra au ciel.

Et il s'éloigne en riant aux éclats. Oskar Schindler reste seul avec Lamus et le SS.

— Baisse ton pantalon et marche, ordonne le nazi.

Lamus obéit.

— Vous nuisez à la discipline in-terme de mon entreprise, proteste Schindler. Les ouvriers vont être dé-



AFFICHE DU FILM «LA LISTE DE SCHINDLER», UN FILM DE STEVEN SPIELBERG, PRODUCTION AMBLIN ENTERTAINMENT, UNIVERSAL PICTURES. PHOTO : SPOUL, P. GERMAIN

17

moralisés. La production en souffrira. L'officier dégage son revolver.

— Une bouteille de schnaps si vous lui laissez la vie !

L'homme range son arme et entraîne Schindler vers le bureau où l'attend sa récompense.

Au printemps 1943, Schindler lance la vaste opération de corruption, de trafic d'influence et de bluff qui lui permettra de sauver de nombreuses vies.

Il va tout d'abord tenter d'aider les prisonniers de Plaszow. Les autres camps de travail ont été fermés et leurs occupants éliminés. Schindler convainc le responsable de l'industrie de guerre que les ateliers de Plaszow conviendraient parfaitement à la production de matériel militaire. Plaszow devient un « camp de concentration essentiel à l'effort de guerre ».

Schindler s'attire ainsi la reconnaissance d'Amnon Goeth, le commandant de Plaszow, qui a pris du galon dans l'affaire. Il obtient d'installer ses ouvriers juifs dans un camp annexe, plus proche de l'usine, « pour gagner du temps ». Désormais, Schindler pourra plus facilement faire passer nourriture et médicaments à ses protégés.

### Un havre inespéré

Au printemps 1944, la débâcle allemande fait naître un nouveau péril. Plaszow et tous ses camps annexes doivent être vidés de leurs occupants. Schindler joue alors sa dernière carte. Il arrache, par la persuasion ou par l'argent, l'autorisation de réinstaller son usine à Brinnlitz, dans sa ré-

gion natale des Sudètes, et d'y amener 700 hommes et 300 femmes.

Pendant le transfert, un groupe d'ouvriers est détourné sur le camp de concentration de Gross-Rosen. Refusant de les abandonner, Schindler fait marcher ses relations afin que tous « ses » juifs soient réunis, au début de novembre.

Les *Schindlerjuden* et leur sauveur continueront à bernier les nazis — feignant de participer à l'effort de guerre — jusqu'à la Libération, au printemps 1945. L'usine devient un havre inespéré pour les juifs évadés des camps. Schindler ose même demander à la Gestapo de lui livrer tous les fugitifs « pour assurer la production ».

Sa compassion et sa générosité sont sans bornes. Il se dépouille de sa fortune et vend les bijoux de sa femme pour se procurer nourriture, vêtements, médicaments et, bien sûr, le schnaps qui lui vaut les bonnes grâces des SS. Il monte un hôpital clandestin qu'il équipe grâce au marché noir. Sa femme, Emilie, prépare les repas et soigne les malades.

L'empire nazi est sur le point de s'effondrer lorsqu'un soir Schindler reçoit un coup de téléphone de la gare voisine. Est-il prêt à prendre en charge deux wagons à bestiaux remplis de juifs à moitié gelés ?

Dix jours plus tôt, à Auschwitz, une centaine d'hommes ont été enfermés dans ces cerueils roulants. Schindler fait immédiatement amener les wagons à son usine. Il faudra faire sauter à la hache et au chatoumeau la glace qui recouvre les ver-

rous. Le sol est jonché de corps en haillons, aussi raidés que des cadavres. Treize passagers sont morts. Les autres respirent à peine.

Pendant des jours et des nuits, Schindler, sa femme et une poignée d'ouvriers se relaient dans le plus grand secret au chevet de ces hommes. Seuls trois autres succomberont.

Le 9 mai, les Russes sont aux portes de Brinnlitz. Au petit matin, après s'être assuré que ses ouvriers n'ont plus rien à craindre, Schindler disparaît. Lui et sa femme repartent des mois plus tard en Autriche, dans la zone d'occupation américaine.

### Vers un nouveau destin

Quatre ans ont passé depuis la fin de la guerre. Les *Schindlerjuden* se sont dispersés. Schindler se trouve à Munich, vivant des colts que lui font parvenir des organismes juifs d'entraide et d'anciens protégés établis aux États-Unis.

Il a rendu d'éminents services aux Américains — et s'est fait quantité d'ennemis jurés — en dénonçant ceux qu'il côtoyait dans les cercles nazis, les cyniques propriétaires d'usines « à esclaves », et tous ceux dont il avait flatté la vanité et nourri la gloutonnerie pour sauver des vies.

Voilà l'histoire de Schindler qui a été reprise à travers le monde par un millier de voix : celles des juifs qu'il a sauvés. Mais pourquoi a-t-il pris tant de risques pour des inconnus ?

Est-il devenu antifasciste parce qu'il croyait le nazisme condamné ? Peu probable : sa « conversion » remonte à 1939 ou 1940, et il a risqué

cent fois une exécution sommaire.

Seule explication possible : il a été motivé par ce vieux réflexe de solidarité humaine auquel notre société blasée a tant de mal à croire. Il suffit de passer une heure en sa présence pour s'en convaincre.

Cet homme aujourd'hui âgé de quarante ans respire la franchise et la séduction. Grand, très droit, il a le sourire facile et chaleureux. Ses yeux gris-bleu pétillent de gaieté, sauf lorsqu'il parle du passé. Alors ses traits se durcissent, ses poings se crispent. Mais l'instant d'après, il rit de bon cœur.

— Plus que toute autre chose, c'est son pouvoir de séduction qui nous a sauvés, dit un survivant.

Il y a quelques mois, les efforts inlassables pour arracher les *Schindler* à la pauvreté et aux persécutions ont enfin porté leurs fruits. Il a reçu l'autorisation de quitter l'Allemagne. Une association juive américaine lui a remis un visa argentin, un billet pour Buenos Aires et une somme d'argent. Oskar et Emilie Schindler embarqueront à Gênes sur un navire qui les mènera vers leur nouveau destin.

*En Argentine, les Schindler se sont séparés en 1957. Après plusieurs revers financiers, Oskar est rentré en Allemagne, où il a vivifié grâce à la générosité de bienfaiteurs. A sa mort, en 1974, personne ne connaissait son histoire, sauf en Israël. Par ordre du gouvernement israélien, Schindler a été inhumé à Jérusalem, et un arbre fut planté en son honneur dans l'Allée des Justes.* ■

Je faisais déjà nuit lorsque mon mari, Jerry, rentra à la maison ce soir de janvier 1988.

Il remonta péniblement l'allée, avant d'être accueilli par nos quatre enfants qui lui sautèrent au cou en poussant des cris de joie. Après le dîner, l'air épuisé, il alla s'allonger sur le canapé.

Je couchai les enfants et redescendis. Il m'attira vers lui et me dit :

— Mets ta main sur ma poitrine. Que sens-tu ?

Son cœur battait si fort que ma main bougeait : huit battements rapides, un long arrêt silencieux, deux petits coups sourds, un autre arrêt, puis des palpitations.

J'essayai de me rassurer. A quarante-deux ans, Jerry menait une vie active d'ingénieur-conseil indépendant. Il avait été un grand sportif à l'université, pratiquant le judo et le volley-ball, et il était resté un remarquable skieur. Mais ce soir-là, en tentant de se lever du canapé, il avait des vertiges et un accès de faiblesse.

J'appelai une voisine pour garder les enfants et le conduisis immédiatement au service des urgences. Le médecin lui fit un électrocardiogramme. Le rythme cardiaque était normal. Il le resta d'ailleurs tout au long de la nuit, le lendemain et au cours des semaines suivantes. L'anomalie avait disparu aussi rapidement qu'elle était venue. Un cardiologue nous dit de ne pas nous inquiéter, à

## QUAND LE CŒUR A DES RATÉS

moins que Jerry ne fit une syncope. Au cours du printemps et de l'été, son cœur s'affola de manière imprévisible à plusieurs reprises, sans qu'aucun médecin ait pu le constater. Entre ces crises, mon mari continuait d'entraîner l'équipe de football de nos enfants et même de skier.

Un soir, je compris que quelque chose n'allait pas. Jerry m'expliqua que son cœur avait eu des ratés toute la matinée. Ensuite, dans l'après-midi, lors d'une banale inspection de bâtiment, il avait voulu passer d'un balcon du deuxième étage sur le toit, ce qui n'avait rien d'un exploit. Il s'était retrouvé, il ne savait comment, sur ce même balcon, adossé à un banc, entre deux collègues qui lui tapotaient les joues. Je fus horrifiée : il aurait pu tomber du toit, mais surtout, et c'était le plus inquiétant, la syncope dont nous avait parlé le médecin venait de se produire.